

Kyôku, Kyôka, Kyôbun, une bibliographie commentée

Pour avoir des renseignements sur tous ces genres (« secondaires » au haïku), on pourra consulter avec profit les ouvrages suivants :

- *La Littérature japonaise*, Roger Bersihand, coll. « Que sais-je ? », n° 710, P.U.F, 1957, p. 62.

- *Un haïku satirique, le senryû*, Jean Cholley, P.O.F, 1981, ISBN 2-7169-0151-1, p. 15, p. 46 entre autres.

- *Histoire de la littérature japonaise*, t. II, Schuichi Kato, Fayard, 1986, ISBN 2-213-01709-3 p. 246-259.

- *Le Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu*, illustré par Hokusai, In Medias Res, 2000, ISBN 2-9511719-1-9.

- *Writing and Enjoying Haiku*, Jane Reichhold, Kodansha International, 2002, ISBN 4-7700-2886-5

Que sont les « kyôformes »¹ ?

En marge d'une littérature japonaise sérieuse, voire tragique (pièces sur le double suicide amoureux, par exemple) naquit et se développa une littérature humoristique, comique, tant en prose (les *kobanashi*) qu'en poésie (les *kyôku* et les *kyôka*) qui connut son apogée vers la fin du XVIII^e siècle.

Le *kyôka*, qui signifie « poésie folle », est une sorte de *waka* (ou *tanka*, de 5/7/5/7/7 *onji**) comique. Les sujets en sont issus de la vie quotidienne, mais sont traités de manière anti-classique. Étant souvent des parodies de poèmes réputés, ils demandent une certaine connaissance de la littérature en général ainsi qu'un art certain de la rhétorique appliquée à la parodie : polysémies, homophonies, compositions habiles,...

Cette tradition remontait au VIII^e siècle, et le *kyôka* existait dès le XII^e siècle, avant de se développer au XVI^e siècle puis de culminer au XVIII^e siècle.

Le *kyôku*, qui signifie « vers fous », se base sur le haïku (5/7/5 *onji*), et connut la même fortune que le *kyôka*.

Enfin le *kyôbun*, qui est une « composition folle » fut pratiqué par des poètes de *kyôka* et des auteurs de romans comiques. Il correspond au *haïbun* (pièce en prose incluant un ou plusieurs haïkus).

1 Nous appellerons « kyôformes » l'ensemble des formes dont le nom commence par *kyô-*, ici : le *kyôku*, le *kyôka*, et le *kyôbun*.

*Onji : mesure rythmique.

Des auteurs de différents milieux

Au XVIII^e siècle, les samourais et les « chûnin » (citadins, commerçants) principalement s'adonnèrent à cette littérature humoristique, pour exprimer leurs réactions à la vie, face à une culture morale sévère et officielle. Si les samourais critiquaient parfois l'ordre social et les autorités, les *chônin* traitèrent plus facilement de la vie bourgeoise, familiale, professionnelle, religieuse, des mœurs quotidiennes des gens de la ville :

« Que veut-on de plus en ce monde ici-bas
Qu'un bol plein de riz et une nuit au clair de lune ?
De l'argent ! »

Yomo no Akara, cité par Schuichi Kato (p. 255-256)

Les auteurs semblent donc être principalement les personnages de la ville, artistes ou non, issus de milieux sociaux variés. Des savants, des peintres, des acteurs, des courtisanes, s'adonnèrent au genre. On retrouve des noms de poètes célèbres, mais aussi ceux d'écrivains en prose. Il est intéressant de noter ce dernier point pour comprendre l'application de la "forme folle" au *haibun*, caractérisé déjà par un mélange, celui de la prose et du *haïku*. Les croisements peuvent comme on le voit être multipliés autant que nécessaire.

Certains auteurs sont en effet parfois célèbres pour leur pratique d'autres genres. Ainsi Sandara-hôshi (1731-1814, de son vrai nom Akamatsu Masatsune, qui a également utilisé le pseudonyme de Senshûan) s'adonnait-il au conte humoristique (*shôwa*, *kyogen*) avant de prendre la tête d'un groupe de poètes et de se distinguer comme l'un des meilleurs poètes de *kyôka*. Sa poésie se caractérise non seulement par l'humour mais aussi par l'équilibre, si l'on en croit les notes du *Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu* (note 4, p.33). Celles-ci mentionnent également le nom d'un autre poète de *kyôka*, Karogoromo Kisshû (1734-1802).

De même, l'article de Daniel Struve « Les recueils comiques de *kyôka* »² nous apprend que le fondateur du *kyôka*, à l'époque d'Edo, Matsunaga Teitoku (1571-1657), fut aussi, dit-on, le principal promoteur du *haïkai*.

*

2 *Anthologie Poétique en Chine et au Japon*, P.U.V, 2003, p. 140-141

Les principaux recueils

C'est cependant au xviii^e siècle que l'on voit le nombre de publications majeures se multiplier : on citera notamment celles du premier éditeur du *Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu*, Tsutaya Jûzaburô (1750-1797), libraire et grand éditeur d'Edo, qui fût le mécène d'Utamaro et d'Hokusai et officia pendant l'âge d'or du kyôka à la fin du xviii^e siècle. Retenons également le recueil de kyôku intitulé *Haifû yanagidaru* (1765 pour la première partie) du fameux Karai Senryû (1718-1790), chônin d'Edo ; l'anthologie de kobanashi de Kimura Bôn, samouraï de rang inférieur et poète de kyôka (1719-1783), publiée en 1773, et l'une des premières anthologies de kyôka, le *Bansai kyôkashû* [Recueil d'une kyrielle de kyôka] dont les textes ont été rassemblés par Yomo no Akara (1749-1823) en 1783.

L'Histoire de la littérature japonaise de Schuichi Kato précise encore : « Senryû réunit encore vingt-trois compilations vers la fin de sa vie ; et que cent soixante-sept autres recueils aient été créés témoigne de la popularité de cette forme. On donna à ce genre de vers le nom du poète, et désormais on connaît les « kyôku » sous la désignation de senryû » (p. 248-249).

*

Quelle différence existe-t-il entre les *senryû* et les *kyôku* ?

On notera que dans cette partie de l'ouvrage de Schuichi Kato, aucune distinction n'est introduite entre senryû et kyôku. Elle apparaît cependant plus loin : « À la différence des senryû, les kyôka étaient attribués à des poètes spécifiques lorsqu'ils furent réunis dans des recueils. [...] Les noms des poètes les plus célèbres de l'époque se trouvent dans le recueil *Azuma-buri kyôka bunko* [Recueil de poèmes comiques à la manière d'Azuma], publié par Yadoya no Meshinori, agrémenté de portraits par Kitao Masanobu et de calligraphies du pinceau de Yomo no Akara. On y trouve le portrait de cinquante poètes accompagné d'un kyôka de chacun. » (p. 252-253).

Ce principe (un *kyôka* et le portrait de son auteur) est exactement celui du livre *Le Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu* illustré par Hokusai.

Le dernier chapitre du livre de Shuichi Kato, enfin, précise davantage les différences entre *kyôka* et *senryû* : « Les *senryû* abondent en descriptions concrètes de coutumes et de choses, alors que les *kyôka* ont tendance à être de caractère plus général et abstrait. Les descriptions de l'amour, dans les *kyôka*, par exemple, utilisent des moyens plus détournés que ceux des *senryû* : le premier est de manière caractéristique ironique au sujet du poète et de sa vie, le second l'est rarement. Les *kyôka* traitent des aspects fondamentaux et constants de la vie humaine ; et non pas de moments

individuels, d'incidents et de phénomènes fortuits. On pourrait même dire que les senryû traitent des expériences d'un jour particulier et d'un lieu spécifique, alors que les *kyôka* portent sur les expériences de la vie entière. Cela révèle comment les poètes de *kyôka* étaient en mesure de se situer en dehors de leur expérience personnelle de la vie, tout en restant dans un système social apparemment permanent et inéluctable » (p. 256).

*

Des règles strictes pour des formes folles

Le Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu va plus loin que la description du principe général du *kyôka*, et en indique les usages concrets et les qualités nécessaires à sa pratique : « provocation, maîtrise technique absolue des poésies en chaîne (pastiche, jeux de symétrie, polysémie...), attachement à la littérature classique et à l'érudition*, comparaison et identification implicite avec l'un des six poètes sacrés (Rokkasen³). »

*en ce sens, on pourrait dire que le poème de Jean Monod, cité page 14 de *l'Anthologie du haïku en France*, éd. Aléas 2003, est un *kyôku*, qui, sans le nommer, cite Mallarmé :

« L'absente de tout / bouquet la voilà me dit-il / en se montrant l'aube »

Voici un exemple de ces *kyôka* qui très souvent se réfèrent à, font allusion à, s'inspirent de, évoquent, parodient, pastichent des poètes tels Sôkan, Saigyô, Murasaki Shikibu – et aussi Bashô, etc. Il est tiré du *Char des poèmes kyôka de la rivière Isuzu* (p. 16) :

« Todokanedo / taturu misao⁴ o / uki hito no / kumite⁵ shirekashi / horiido no

3 Les Rokkasen sont les six poètes du Parnasse japonais ou six poètes immortels. On compte parmi eux : Ariwara no Narihira, les moines Kisen et Henshû, Ôtomo no Kuronushi, Bunya no Yoshihide et la poétesse Ono no Komachi. Ils sont définis comme tels par la célèbre anthologie de poésie classique qu'est le *Kokin Wakashu* (IX^e siècle après J.C.).

4 « "Misao o tateru" : jurer fidélité ou amour à quelqu'un. Le terme "sao" désigne la perche employée pour mesurer la distance, la hauteur et la profondeur. »

5 « "Kumite" : considérer les désirs de quelqu'un. Ce *kyôka* parodie un poème de Saigyô dans *Sanka shû* [Recueil de la hutte des montagnes] : "Kumite shiru / hito mo aranan / onozu kara / Horikane no i no / oko no kokoro o En puisant de l'eau / sans doute comprendra-t-il / par lui-même / la sincérité du cœur profond / comme l'eau au fond du puits" ».

Remarquez le « o » de la fin du poème, n'est-ce la profondeur (de l'eau) du puits, cette unique allitération, cette unique voyelle la bouche en (« o » du) puits du dernier vers (mais aussi progressivement tout au long du *kyôka* :

0 en première ligne

2 en deuxième

2 en troisième

3 en quatrième

7 en cinquième,

comme si l'on se penchait, en même temps que le poète, de plus en plus vers l'intérieur de ce puits !

mizu

Même hors d'atteinte / voici mon cœur fidèle / Et toi cœur léger / puise et
sache / cette eau du puits profond

Iso no Wakame »

*

La mort des « kyôformes » ?

« Le terme "sharenomesu" ("tourner tout en plaisanterie") résume à lui seul ce genre de poésie. À n'en pas douter, les poètes de kyôka étaient le fruit de cette société qui prisait tant le drôle.

À l'époque, aucune croyance religieuse n'empêchait les poètes de kyôka de considérer leur propre mort dans la même optique. [...]

Manger, avoir faim, / Dormir, se réveiller, / C'est normal. / En ce monde ici-bas, / Mourir sera sans doute un divertissement »

Ainsi écrivait Hakurikan Bôun sur son lit de mort ! De même les formes littéraires ont une vie, une mort, et parfois une résurrection. Elles dépendent hautement du contexte culturel dans lesquelles elles sont utilisées. Y a-t-il encore une place pour l'humour et la satire aujourd'hui dans notre société et notre langue ? Telle est la question que nous pouvons nous poser et dont la réponse pourra se traduire par la réhabilitation ou non des « kyôformes ».

« Les limites de l'humour japonais avaient été atteintes à la fin du xviii siècle, et la drôlerie ne devait plus jouer un rôle si essentiel dans la culture. [...] La popularité des senryû et des kyôka dura jusqu'au milieu du xix siècle. [...] Au xix siècle, notamment vers son milieu, le gouvernement des Tokugawa fut ébranlé par des problèmes domestiques et des menaces extérieures. Les tentatives pour plaider en faveur du système ou l'attaquer n'eurent rien de drôle. »

Ainsi s'achève le deuxième tome de l'Histoire de la littérature japonaise de Shuichi Kato (p. 257-259). à nous aujourd'hui de faire revivre ces formes, déjà un peu ravivées dans les pays anglophones, en France.

Daniel Py

Un *kyôku* (personnel) à la Moritake :

dernier octobre
les ailes des pigeons
remontent aux arbres

Daniel Py

31 octobre 2007

*

Un *kyôbun* :

« En lisant une revue » :

Le haïku, ce n'est pas :
À la recherche du nombril perdu.

Un haïku, c'est
orienter le miroir
- de soi vers le monde
- du personnel vers l'universel
- de la nature humaine vers La Nature.

Dans la boîte haïklous
maints haïklous
sont tordus

Daniel Py

13-14 janvier 2008

*

Un autre *kyôbun* :

Les grammaires du haïku*

Le fait de ne pas inclure de verbe(s) dans le haïku permet de garder (ou de procurer) un certain flou (soit le haïku en tant que « devinette » !), de laisser au lecteur le champ, l'ouverture d'imaginer ce qu'il veut à la place, de « terminer » le « poème » à sa manière, de résoudre l'énigme... ou pas !

Le fait de ne pas inclure le sujet, peut produire un effet quelque peu similaire ; remplacer les pronom personnel + verbe par un participe présent, ou la forme verbale conjuguée par un infinitif également, etc.

Au-dessus du carrefour
une feuille rousse

Empaqueté dans son duvet
Boulevard du vendredi soir

Daniel Py

19-21 janvier 2008

* Jane Reichold, dans son ouvrage *Writing and Enjoying Haiku*, précise « le terme *kyôka* est utilisé également pour désigner des poèmes parfaitement sérieux qui ont pour but d'écrire à propos de l'écriture de la forme du *tanka*. En anglais nous n'avons pas encore fait la distinction entre le *kyôka* en tant que *tanka* léger et le *kyôka* en tant que *tanka* sur l'art d'écrire le *tanka* [...]. » Ainsi en va-t-il de ce *kyôbun* !